

XYZ. La revue de la nouvelle

Vous êtes ici You Are Here

Nicolas Dickner



Number 88, Winter 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3188ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dickner, N. (2006). Vous êtes ici. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 35–43.

Vous êtes ici — *You Are Here*
Nicolas Dickner

JACK KEROUAC a passé une douzaine d'heures à Rivière-du-Loup en juillet 1967. Personne ne veut croire un mot de cette histoire. En général, personne ne veut croire la moindre histoire au sujet de Rivière-du-Loup.

Kerouac était littéralement obsédé par son identité. Après avoir baptisé lui-même son petit cercle social — la tribu *beat* —, il passa vingt ans à refuser les innombrables avatars qui en découlèrent. Les médias lui firent la vie dure : tout le monde croyait en savoir davantage sur l'identité de Jack Kerouac que Jack Kerouac lui-même.

C'est ainsi que l'écrivain de Lowell développa une farouche passion pour la généalogie — manie située, dans l'imaginaire collectif, à la frontière de la philatélie et du syndrome de Diogène. Vers la fin de sa vie, il ne se passionnait plus que pour ses origines bretonnes et canadiennes-françaises, voyant dans cette quête d'identité familiale la façon idéale de nier d'un seul coup toutes les étiquettes qu'on lui accolait.

Un soir qu'il écumait une bière chez Nicky Sampas, dans le vieux Lowell, Kerouac persuada son ami Jos Chaput de le conduire au pays des Kirouac.

Homme casanier, Chaput manifesta d'abord quelques réticences. Il craignait de se retrouver empêtré dans un périple compliqué qui se terminerait au mieux dans une colonie de beatniks au nord du Mexique, au pire dans un quelconque débit de boissons du Maine. Kerouac le rassura : il s'agissait d'une expédition strictement ethnologique. Il voulait consulter diverses archives sur sa famille — registres civils, certificats de baptême, contrats de mariage — et, si les circonstances s'y prêtaient, se rendre jusqu'à Montréal pour visiter l'Expo 67. Ce voyage bien balisé durerait cinq ou six jours, tout au plus.

Le lendemain, peu avant midi, ils jetaient leurs bagages à bord de la Plymouth moutarde de Jos Chaput et mettaient le cap au nord.

Le pays des Kirouac était un endroit à la géographie imprécise. Kerouac avait insisté pour s'occuper des cartes routières qu'il pliait et déplaçait à tout moment, ponctuant le territoire de trous de cigarettes. Il savait que ses parents venaient de Saint-Hubert et de Saint-Pacôme, aussi décida-t-il d'entamer son enquête à distance égale de ces deux villages, c'est-à-dire dans la ville de Rivière-du-Loup — où, par une étrange arithmétique, il était convaincu de trouver les archives qui l'intéressaient.

Il leur fallut quarante-huit heures, quatre paquets de cigarettes, dix comprimés de benzédrine et deux bouteilles de Johnny Walker Red pour se rendre à bon port. Ils entrèrent en ville par le sud, suivirent le chemin Témiscouata sur toute sa longueur — affligeante succession d'entrepôts, de scieries et d'ateliers de mécanique diesel —, traversèrent la rivière, passèrent sous le pont du Canadian National Railway et débouchèrent dans le quartier de la gare, dont on pouvait poliment dire qu'il n'était plus qu'un très pâle reflet de lui-même.

— Quel est le plan? demanda Chaput en freinant à une intersection.

De plan, naturellement, Kerouac n'en avait aucun. Sa dernière benzédrine remontait à plusieurs heures et il n'arrivait plus à penser clairement. Ce voyage lui apparaissait désormais telle une succession de choix douteux. Pourquoi avait-il quitté le bar de Nicky Sampas? Pourquoi avait-il insisté pour venir dans cet obscur bled du Bas-Canada? Et d'où lui venait cette idée absurde d'être écrivain plutôt que footballeur professionnel?

L'esprit vaseux, il cherchait ses cigarettes parmi un tas de cartes routières chiffonnées. Il trouva le paquet enveloppé dans la carte du New Hampshire. En se relevant, il remarqua le vieil édifice faisant face à la gare, planté en équilibre sur une étroite pointe de terrain. Une enseigne bicolore pendait au-dessus de la porte: Hôtel Ophir — *Enjoy Coca Cola*.

Il tira une cigarette du paquet et pointa l'enseigne.

— Tu as remarqué le nom de cet hôtel?

Chaput hochait distraitement la tête, plutôt préoccupé par la file d'automobiles qui se formait derrière eux. Kerouac s'alluma une cigarette sans se presser et aspira une profonde bouffée. Il se calma un peu.

— L'Ophir, puisque tu insistes pour le savoir, c'est le pays des mines d'or du roi Salomon, un territoire mythique situé dans le sud de l'Éthiopie. Ou bien au Yémen, les archéologues ne s'entendent pas. Ce nom, tu vois, il sent la prospérité et le succès. Plusieurs villes minières américaines s'appellent Ophir. J'en connais au moins trois : une au Colorado, une en Alaska, une autre en Utah. Tu as déjà été en Utah, Chaput ?

— Non, avoua Chaput en regardant dans le rétroviseur. Jamais été en Utah.

Derrière eux, on commençait à klaxonner. Kerouac tirait sur sa cigarette d'un air détaché.

— Peu importe, fit-il en soufflant sa boucane par la fenêtre. Nous avons trouvé l'Ophir sur notre chemin. C'est un signe — un signe biblique et aurifère. Il ne faut pas prendre les signes à la légère. Nous allons commencer notre enquête sous ces auspices favorables, devant l'une de ces judicieuses bières froides que propose tout établissement hôtelier digne de ce nom.

Chaput se rendait bien compte qu'ils commettaient une dangereuse incartade à leur projet initial, mais trop pressé de libérer la voie publique, il stationna tout de même sa Plymouth devant la porte de l'hôtel Ophir.

En dépit des apparences, ce quartier avait jadis été un authentique boomtown ferroviaire, avec ses tripots, ses maisons branlantes à flanc de colline et ses entrepôts à locomotives. On y croisait des hobbos et des cheminots, des voyageurs de commerce, des piliers de taverne, des bûcherons, des jeunes hommes de bonne famille qui portaient étudier en ville et des porteurs fatigués qui trimballaient les malles et les valises de tout le monde.

L'avènement de la locomotive diesel entraîna la disparition rapide de ce microcosme. Les trains se raréfièrent, le quartier s'appauvrit. Avidé de modernité et d'hygiène, la municipalité fit raser plusieurs immeubles indésirables au début des années cinquante.

De nombreux incendies sévirent, certains d'origine douteuse. Des édifices s'effondrèrent spontanément, sinistres anonymes que la gazette locale daignait à peine signaler dans la page des chiens écrasés.

L'hôtel Ophir, dernier vestige de cette époque, paraissait tout droit sorti d'une histoire de Jack London qui aurait mal tourné. Bâti en 1903, il avait subi les outrages de soixante-trois hivers, neuf changements de propriétaires et quatre modernisations. Les larges balcons, qui conféraient au bâtiment un caractère ruée-vers-l'or, furent démolis l'un après l'autre, laissant à nu une triste façade en tôle embossée, striée par les excréments des pigeons qu'attiraient les convois de céréales.

Dans la salle à manger s'entassait un ameublement fatigué, des banquettes en vinyle brun et une collection de photos d'équipes de hockey, spectres sépia cordés dans leur cadre en plastique. Le juke-box avait rendu l'âme l'été 1963 et le silence régnait désormais en ces murs, à peine troublé par le ronflement du ventilateur.

Kerouac et Chaput, attablés au milieu de la place, attendaient qu'un être humain — idéalement un serveur — se manifestât.

Chassé de ses fourneaux par la canicule, le cuistot apparut dans la porte de la cuisine, tablier sanguinolent, marteau à steak dans la main, l'air absent. Il lui fallut une bonne minute avant de remarquer Chaput, qui gesticulait comme un naufragé sur un récif.

— Clément ? cria-t-il à l'adresse d'un invisible serveur.

Aucune réponse. Le cuistot soupira, déposa son marteau à steak et se dirigea vers la table en essuyant ses mains dans son tablier.

— Qu'est-ce que je vous sers ? maugréa-t-il.

— Deux bières, annonça Kerouac en levant trois doigts.

— Un club-sandwich, ajouta Chaput.

Le cuistot disparut en direction du bar. Cigarette fichée au coin de la bouche, Kerouac fourrageait dans sa chemise en quête de Dieu sait quoi, rageant de ne trouver que de la poussière, des grains de pollen et des pointes de crayon plomb. Au bout d'une minute, il eut enfin un sourire victorieux : au creux de sa paume reposaient une pilule bleu ciel et une arachide barbecue.

D'une chiquenaude, il envoya l'arachide décrire une parabole vers le plafond et la goba au vol. Puis, l'air rassuré, il déposa délicatement la pilule bleu ciel sur le napperon en papier, juste devant lui. Sur le napperon figurait une carte de Rivière-du-Loup, casée entre deux frises de publicités. Au milieu de la carte, une flèche indiquait l'hôtel Ophir, précisant avec emphase « Vous êtes ici — *You Are Here* ».

Kerouac s'alluma une cigarette sur le mégot de la précédente. Un halo bleuté flottait déjà autour d'eux.

— On ne voit plus ce genre d'hôtel nulle part, fit-il en balayant la salle du regard. D'ici dix ans, ils vont tous être remplacés par de stupides motels sans âme. Accès rapide à l'autoroute, TV couleur, air conditionné, 7,99 \$ la nuit... Observe bien cet endroit, Chapat : il fait partie d'une espèce en voie de disparition.

Chapat ne disait rien : il feuilletait le Bottin à la recherche des coordonnées de l'hôtel de ville. Par la porte grande ouverte, on entendait les chocs sporadiques des wagons sur les voies de triage.

Trois O'Keefe couvertes de condensation apparurent sur la table. Kerouac se frotta les mains, avala sa pilule bleu ciel et l'arrosa avec une gorgée de bière. Puis, il étira ses jambes et croisa ses mains derrière la nuque, visiblement content de se trouver là.



Remonté par la benzédrine, Kerouac se lança bientôt dans un long monologue, décortiquant sa parenté par le détail pour le bénéfice d'un Chapat indifférent. Il connaissait le sujet à fond et, bien qu'il ne les eût jamais rencontrés, il pouvait nommer plusieurs douzaines de cousins qui habitaient encore la région, depuis la légendaire Ida (née sourde, muette et aveugle) jusqu'au formidable Zague Kirouac, pugiliste, colosse et cascadeur, capable — entre autres exploits — de soulever un Ford Ranchero 57 sur ses épaules.

— N'exagérons rien ! protesta Chapat.

Piqué, Kerouac renchérisait : non seulement le Zague pouvait-il soulever un Ford Ranchero sur ses épaules, il le déposait ensuite sur le sol aussi délicatement qu'une marguerite, s'asseyait

au volant, effectuait quelques tours de piste à soixante-quinze milles à l'heure et concluait par un saut périlleux au travers d'un cercle de feu. L'information provenait de sources sûres : Kerouac la tenait de sa mère, qui l'avait apprise de l'oncle Armand, qui se l'était fait narrer par son oncle Gérard, lequel avait vu de ses yeux vu les prouesses du Zague. Kerouac n'avait pas vu l'oncle en question depuis Noël 1947, mais il lui faisait entièrement confiance — et il supportait assez mal que Chaput osât douter de ce kirouaquien témoignage.

— D'ailleurs, tout le monde connaît le Zague, dans la région. Suffit de demander.

Il héla le cuistot, qui s'approchait justement avec le club-sandwich :

— Connaissez-vous le Zague Kirouac ?

— Jamais entendu parler de lui.

Chaput jubilait.

— Tu sais quel est ton problème ? grogna Kerouac. Tu manques d'ouverture d'esprit. Le monde s'offre à toi, avec des aventures à chaque coin de rue et des protagonistes légendaires, et toi tu discutes de vraisemblance. Foutu ingénieur ! Qu'est-ce que tu écris sur ton napperon ?

— Des coordonnées. J'ai noté l'adresse de l'hôtel de ville, de la bibliothèque, du palais de justice et des trois presbytères. Nous sommes ici pour consulter les archives municipales, tu te rappelles ?

Kerouac s'en rappelait, oui, et il se sentit brusquement déprimé à l'idée de fouiller dans de vieux papiers puant le champignon. Chaput regarda sa montre et attaqua son club-sandwich.

— Il nous reste deux heures avant la fermeture.

Kerouac grimaça. Pourquoi se presser ? N'étaient-ils pas bien, assis parmi ces chaises bancales et ces joueurs de hockey disparus ? Il éprouvait une tendresse fraternelle pour cet hôtel déphasé — sans doute parce qu'il faisait lui-même partie, en qualité d'écrivain alcoolique et de canadien-français exilé, d'une espèce en voie de disparition.

— Tu sais quoi, Chaput ? Je crois que cet endroit n'existe pas vraiment.

Chaput leva un sourcil interrogatif.

— Cet endroit n'existe pas, répéta tristement Kerouac. Nous sommes assis dans le fantôme d'un hôtel qui a brûlé à l'été 1914. Il réapparaît les jours de canicule, comme le Hollandais volant. Rien de ce qui se trouve dans notre champ visuel n'est réel. Purs ectoplasmes. Les murs, les photos d'équipes de hockey, le comptoir, tout ça menace de s'évaporer d'une minute à l'autre. Nous allons entendre un stupide bruit de nuage et nous retrouver assis dans le stationnement d'une quincaillerie.

Il prit sa dernière gorgée et leva trois doigts en l'air, trois autres bières s'il vous plaît.

Chaput se demandait à quoi pouvait bien ressembler un bruit de nuage.



Kerouac écuma encore une dizaine de bières, philosopha longuement sur le moindre sujet et traîna si bien qu'ils arrivèrent à l'hôtel de ville après l'heure de fermeture. Il essaya de paraître déçu, sans grand succès.

— T'en fais pas, Chaput. Demain matin, première heure, on contre-attaque. J'aurai l'esprit plus clair après une bonne nuit de sommeil.

Chaput secouait la tête, résigné.

La soirée était jeune et ils allèrent boire et manger à l'hôtel Plaza. Ils continuèrent leur éthylique promenade au château Grandville, puis à l'hôtel Central, et échouèrent en fin de soirée au restaurant le Sablonnet limité, dans le bas de la ville, d'où ils se firent promptement expulser après que Kerouac eut provoqué une bagarre avec deux chauffeurs de poids lourds.

Leur virée à Rivière-du-Loup se termina peu après minuit, dans le stationnement du motel Quai Narcisse. Le célèbre écrivain américain, soûl, amer et amoché, bombardait l'enseigne au néon à coups de cailloux. Chaput essayait de le dissuader, mais Kerouac ne daigna se rasseoir dans la voiture qu'après avoir dûment éteint les mots *No Vacancy*.

Ils reprirent la route en pleine nuit, cap sur l'Expo 67 — qu'ils n'atteignirent d'ailleurs jamais. Quelque part à mi-chemin, ils obliquèrent au sud et retournèrent à Lowell, achevant de transformer cette noble expédition ethnologique en échec complet.



Plus jamais Kerouac n'évoqua les archives de Rivière-du-Loup, ni l'hôtel Ophir — pas même avec Chaput. Ce chapitre mineur (et discutable) de sa quête d'identité était définitivement clos.

L'année suivante, il entreprenait son ultime voyage : sa mère, sa femme et lui, entassés dans la Plymouth de Jos Chaput comme une bande de manouches, descendaient habiter un bungalow flambant neuf de St. Petersburg, en Floride, plusieurs milliers de milles au sud du pays ancestral.

C'est sous un soleil caraïbe que, le matin du 21 octobre 1969, au terme d'une décennie d'alcool et de stimulants synthétiques, Kerouac succomba à une hémorragie gastro-intestinale.

Le soir même, le vénérable hôtel Ophir flambait comme une botte de foin. L'incendie, mal contrôlé malgré la proximité de la caserne de pompiers, dura toute la nuit. Pour la première fois depuis la disparition des locomotives à vapeur, il neigea une fine couche de cendre sur le quartier. Pendant des semaines, la suie colla aux bâtisses et aux semelles, s'infiltra par les joints des fenêtres, comme si l'Ophir voulait coûte que coûte s'incruster dans la place. Seules les premières neiges parvinrent à nettoyer ce gâchis.

Le terrain resta vacant jusqu'au printemps. On y bâtit alors le bar-salon l'Ophir II, débit de boissons moderne avec revêtement en tôle ondulée, climatiseur et télévision par câble. Un panneau bordé de néon annonçait désormais « cuisine canadienne et polynésienne » — une manière comme une autre de mettre le pied dans la modernité.



Jack Kerouac a passé une douzaine d'heures à Rivière-du-Loup en juillet 1967.

Personne ne veut croire un mot de cette histoire. En général, personne ne veut croire la moindre histoire au sujet de Rivière-du-Loup.

La faute en revient sans doute à l'usine papetière, dont le champignon de fumée se voit à vingt milles à la ronde. Mon grand-père répète souvent qu'une ville ne peut s'offrir le luxe de produire à la fois le papier et les histoires imprimées dessus.